

## UNE FAMILLE DE TROGLODYTES A PLOUMANAC'H AU DEBUT DU XX<sup>E</sup> SIECLE

Par André Le Person

La grotte ou l'habitation troglodytique de *Job ar Yer*, nom breton qui signifie Joseph les poules, valant pour « le marchand de poules », située sous des rochers à Ploumanac'h, est encore connue dans la mémoire des Ploumanacains. Les plus âgés y ont même joué dans leur jeunesse, mais la plupart ont oublié ou n'ont jamais connu l'identité exacte de son locataire, personnage original, ni la composition de sa famille, ni les dates d'occupation de ce logement particulier, et encore moins les vraies raisons d'un tel choix de vie.

Les premiers éditeurs de cartes postales ont laissé de nombreuses vues de cet antre isolé dans la lande, situé entre le rocher du Squével (ou Skewell), et Pors Kamor, là où se trouve l'abri du canot de sauvetage. On y voit principalement la femme de Job, souvent seule et parfois accompagnée d'enfants. De l'habitation elle-même, on n'aperçoit qu'une petite porte, des pierres au-dessus du linteau et à l'arrière, un conduit de cheminée en maçonnerie.

Cette carte postale de 1905 environ montre que la grotte habitée se situe non loin d'un rocher remarquable par sa forme, et bien visible ici à l'arrière-plan. Ce rocher qui est aussi une pierre branlante ou « vacillante » a reçu plusieurs appellations : « *Le Champignon* », « *Le Cèpe* », ou encore « *Le Tricorne* » et même « *Le chapeau de Napoléon* ». Le personnage qui figure près de l'entrée paraît bien jeune pour que ce soit Job lui-même, mais pourrait bien être son fils.

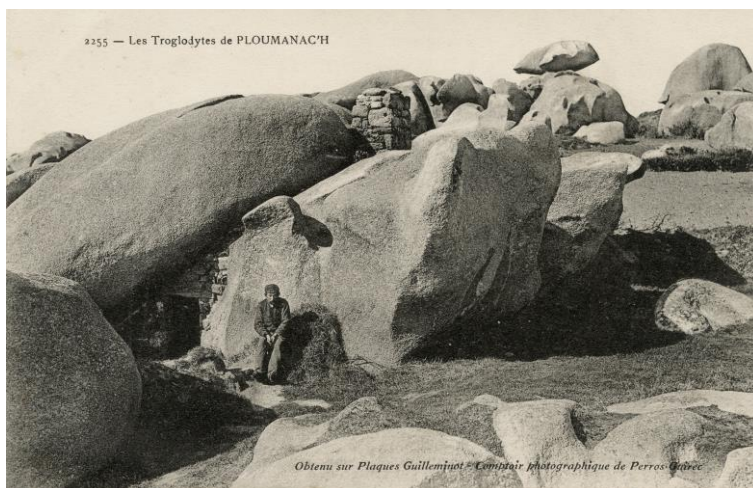


Figure 1 : Carte postale de 1905

Pour s'y rendre, il suffit de prendre le premier chemin à droite en sortant du parking du canot de sauvetage, puis tourner encore à droite et continuer 50 mètres. Le rocher se trouve à 10 mètres au nord.

C'est en lisant les textes de Léon Dubreuil, publiés dans l'hebdomadaire *Lannion Républicain* de décembre 1957, que nous obtenons d'amples renseignements sur cette famille. Mais cet historien n'est pas toujours très tendre, ni flatteur envers ce ou ces personnages, sans doute parce qu'il ne les a pas fréquentés régulièrement ou pas vraiment connus.

En effet, Job est décédé en 1910, et déjà, il n'habitait plus à Ploumanac'h depuis trois ou quatre ans, alors que L. Dubreuil, né en 1880 en Vendée, jeune professeur à l'époque, n'a connu la région perrosienne qu'après son mariage en août 1907 avec la fille du peintre lannionnais Théophile Salaün, et encore, il n'y venait qu'à l'occasion des vacances scolaires. Il a cependant eu le temps de découvrir la région en accompagnant son beau-père avant qu'il ne décède en 1909, en particulier du côté de La Clarté, notamment à l'« *Auberge du Soleil Couchant* » située tout près de la chapelle, et tenue par la « *mère Aimée* ». C'est là que, depuis 1890, se retrouvait tout un aréopage composé d'écrivains, de poètes, de chansonniers, d'artistes et d'autres bons vivants dont les amis de Théophile Salaün, les Lannionnais Charles Le Goffic, Paul Péral et



Figure 2 : Vue détaillée du chemin d'accès

Charles Barré, ceux qui avaient « *découvert* » ce hameau, qu'ils qualifiaient de « *petit trou pas cher* » et dont ils avaient fait la réputation. On peut cependant imaginer que L. Dubreuil a connu la femme de Job, restée habiter seule dans la grotte après le décès de son mari.

C. Barré, jeune avocat installé au Tribunal de Lannion en 1890, a notamment écrit le premier guide touristique illustré des côtes lannionnaises, intitulé « *Eventail et Gerbes de Plages bretonnes des Côtes lannionnaises* » et rédigé entre 1900 et 1903. Ses écrits et dessins inédits viennent d'être retrouvés et publiés. Ils complètent le portrait des troglodytes fait par L. Dubreuil. Mais ils lui donnent un tout autre aspect, bien plus sensible et humain, car il n'hésite pas à prendre la défense de Job, ce personnage tant décrié dans la mémoire collective pour son « exotisme » et pour sa façon de vivre vraiment à part. Enfin, grâce aux dernières recherches de l'association locale de généalogie, « *Cercle généalogique Le Penven et descendants* », de plus amples précisions sur les identités exactes de ce couple et de leurs enfants ont été apportées, à partir de l'information donnée par L. Dubreuil, c'est-à-dire leur nom de famille : Joseph (Job) et Françoise Allain.

### L'identité de Job et de sa famille

D'après la tradition orale, Job ar Yer tiendrait son surnom du fait qu'il était toujours suivi d'une poule noire qui ne le quittait jamais et qui passait pour être sorcière ou pour avoir quelques pouvoirs maléfiques à cause, peut-être, de sa longévité anormale... Mais pour L. Dubreuil, ce surnom de Job ar Yer (Joseph les poules) serait dû tout simplement au fait que pour vivre, il faisait le commerce de ces volailles. Cette explication-là est beaucoup plus logique et a le mérite de respecter le pluriel breton de poule, « *yar* », qui devient « *yer* » ou encore « *yir* », selon les prononciations.

Les recherches généalogiques réalisées à partir de la base de données du CG 22 ne révèlent qu'un seul personnage du nom de Joseph Allain dans le canton de Perros. Il est né le 23 janvier 1846 à Pleumeur-Bodou et s'est marié le 22 octobre 1871 à Perros-Guirec avec Marie-Françoise Guélou, née à Brélévenez le 4 avril 1841, surnommée Soize, (Soaz, en breton) diminutif de Françoise. De leur union, cinq enfants naissent dont trois survivent : Marie-Perrine (le 20 janvier 1874), Eloïse (le 15 septembre 1876) et François Marie (le 5 avril 1880). Après leur mariage en 1871, ils s'installent dans le hameau de Kergomar situé à la limite de Ploumanac'h avec Trégastel, puis dans celui de Kerdu près de La Clarté, entre 1881 et 1886. Aux recensements suivants (de 1891 à 1906), ils habitent à Ploumanac'h et à partir de 1902, ils ont la gardienne et le gardien du phare de Mean Ruz comme plus proches voisins. En effet, Radegonde Menguy, avait obtenu ce poste, car Pierre, son mari, ancien marin de l'Etat, avait été réformé pour raison de santé. Sa bonne conduite lui avait valu la reconnaissance de l'Etat, et donc un poste à terre. Mais ce fut sa femme, titulaire du Certificat d'Etudes, qui eut le poste de gardien en titre en 1902. Cette proximité avec le phare confirme donc leur vie troglodytique dans la lande toute proche, commencée certainement bien avant 1900. Job décède le 19 mars 1910 à l'âge de 64 ans. Mais rien dans les documents d'archives généalogiques n'indique qu'il habite encore à Ploumanac'h à ce moment. Son acte de décès mentionne Perros-Guirec et le témoin de sa mort est son voisin et ami Jean-Louis Salaün, cordonnier de son métier, domicilié entre le bourg de Perros-Guirec et la rade. Quant à Soize, la date et le lieu de son décès n'ont pu être déterminés dans la recherche.

Les toutes premières cartes postales dites précurseurs et nuageuses apparaissent un peu avant 1900, mais celles qui montrent les troglodytes de Ploumanac'h ne paraissent que vers 1902 au plus tôt. Donc les personnages qui y figurent ne peuvent être que Soize (alors âgée de 61 ans), les filles (26 et 28 ans) ou le fils (22 ans). On y trouve parfois aussi des enfants qui sont, soit leurs petits-enfants (?), soit des jeunes villageois, ravis de figurer sur la photo, à la demande des photographes qui s'arrangent toujours pour placer un ou des personnages sur leurs clichés.

Seule une gravure d'Emilie Robida, fille de l'illustrateur Albert Robida, montre Job à l'intérieur de sa grotte avec quelques détails précis comme son chapeau, sa barbe blanche. Mais cette composition paraît un peu trop enjolivée : la femme qui tricote, accompagnée de deux enfants, plutôt bien habillés, qui observent le travail de leur mère, et le mari qui se repose à l'intérieur en fumant sa pipe en terre. Emilie Robida, née en 1881, a commencé sa carrière d'illustratrice à l'âge de 19 ans. Elle signe d'abord Emilie Robida, puis Emilie Robida-Boucher après son mariage en 1908.



Figure 3 : Soize et une de ses filles.



Figure 4 : Les Troglodytes de Ploumanac'h

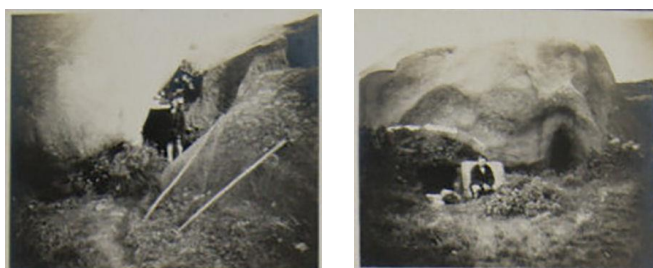


Figure 5 : Les seules photos, malheureusement de mauvaise qualité, qui montrent Job devant son antre.



Figure 6 : Cette autre carte postale du photographe parisien Neurdein du tout début du XX<sup>e</sup> siècle, montre Soize devant son habitation troglodytique et la proximité de la mer.

### La vie quotidienne des troglodytes selon L. Dubreuil :

« Françoise Allain, dite « Soize » vivait avec Job sous des rochers de la lande, non loin du Skewell. Ils étaient de ceux que les éditeurs de cartes postales appelèrent, quand elles commencèrent à se répandre, les troglodytes de Ploumanac'h. Ils ne s'en doutaient pas. Ils auraient certainement préféré gîter ailleurs. Mais ils n'avaient pu faire autrement, à moins de coucher à la belle étoile. Mais la belle étoile ne brille guère dans les fréquentes brumes de la côte. Or Soize n'avait pas beaucoup d'esprit et Job n'avait pas beaucoup de courage.

Voilà succinctement racontée leur histoire. Job avait tenu une petite ferme du côté de Kerdu. Il arriva que les bâtiments prirent feu et furent détruits. Job chercha bien une autre ferme : il avait une telle réputation de flemmard et d'ivrogne que pas un propriétaire ne consentit à lui donner la sienne en location. Alors Job fit une quête qui lui rapporta une centaine de francs. Ayant avisé une sorte de grotte formée par un entassement d'énormes rochers près du Squewell, il paya un maçon qui obtura les intervalles laissés entre les rochers pour protéger ses nouveaux hôtes des vents du nord et de l'ouest. Puis, Job convertit l'incurvation d'une autre roche, située à quelques pas de sa nouvelle habitation, en une sorte de poulailler. Enfin, se sentant l'âme d'un propriétaire, il jalonna à certaine distance, de pierres plates espacées, le terrain assez vaste qui servait son domaine.

Ce n'est pas sans raison qu'on l'appela Job ar Yer : Joseph les poules. Quand il était fatigué de ne rien faire, il parcourait les fermes pour y acheter une ou plusieurs poules. Le prix en était alors de 18 à 20 sous. Il s'efforçait alors de les vendre, soit à Ploumanac'h, soit à Perros, au prix de 22 sous. Avec ses 2 sous supplémentaires, il se soulait royalement au cidre. Combien de fois, dans la nuit, ne trouvant plus son chemin, ne tomba-t-il pas dans les rochers du rivage sans n'en éprouver jamais que des contusions légères, vérifiant ainsi le dicton populaire qui assure qu'un dieu existe pour les ivrognes !



Figure 7 : Les déboires après une journée trop arrosée !

D'où se procurait-il l'argent avec lequel il achetait ses volailles, car Soize en élevait plusieurs dans le poulailler qu'il avait improvisé ? Des quelques sous qu'il avait reçus pour des commissions à Perros, de la mendicité de Soize et du produit assez régulier de sa profession. Car Soize avait une profession comme il n'en existe plus : elle était pèlerine par procuration. Moyennant dix sous et son repas (un quignon de pain d'orge et un morceau de lard), elle se rendait pour le compte des mères qui ne pouvaient se déplacer, consulter l'eau de la fontaine Saint-Ivy, à deux kilomètres de Lannion, sur les chances de survie d'un enfant chétif ou malade. Cela faisait aller et retour, un chemin de six bonnes lieues qu'elle accomplissait nécessairement à pied. Six lieues de marche n'effrayaient alors personne.

Soize était une charmante petite bonne femme, un peu simplette mais qui avait des scrupules. Bien sûr, quand le pain manquait et que les enfants - car elle avait des enfants - avaient faim, prenait-elle son bissac et allait-elle tendre la main. Ne voulant pas d'aumône sans une espèce de contrepartie, elle payait celles qu'elle recevait d'une belle chanson bretonne, une sone ou une gwerz qu'elle avait apprise en l'entendant chanter.

Job et Soize avaient été mariés à la mairie et à l'église. Pourtant, ils avaient hésité. Ce n'est pas qu'ils eussent pensé à vivre en dehors des lois humaines et divines. C'était à cause des anneaux. Ils n'avaient pu en acheter que deux bien misérables à un bimbetotier forain qui vendait des bijoux de pacotille. Et ils se demandaient si le recteur de Perros, qui avait l'habitude de bénir de beaux anneaux d'argent, consentirait à bénir les leurs. Ils exposèrent leurs scrupules en confession et le prêtre qui les entendit les rassura : ils seraient mariés, tout comme les autres bons chrétiens. Il est pourtant probable qu'ils n'avaient pas bénéficié d'une messe carillonnée.

On ne pouvait compter sur Job pour entamer, le matin du premier janvier, la traditionnelle tournée du « berlich ». Le premier janvier étant le jour des vœux, on se visitait entre parents et amis. Même les plus pauvres n'arrivaient pas les mains vides, ayant parcourus, on ne sait comment, à acquérir une bouteille d'eau-de-vie (« gwin-ardant ») et une bouteille de cassis. Avec très peu d'eau, on en faisait le « berlich » que l'on offrait à ceux à qui on faisait visite. Personne ne manquait à cette coutume. Non, personne, pas même Soize. Job cuvait une cuite de la veille. Mais Soize n'y aurait pas manqué et la commençait par le gardien du phare. Elle en tirait quelque profit, mais ce n'était pas pour le profit qu'elle la faisait. Elle obéissait à la tradition, voilà tout. »

### Job ar Yer, selon C. Barré

Dans son guide touristique, C. Barré ne manque pas d'évoquer Job ar Yer et son habitation particulière. Il la situe sur un plan de Ploumanac'h et donne même deux dessins de cette « maison » qu'il qualifie de « Castel » ou château. Mais il ne faut voir aucune raillerie dans cette appellation, juste un petit trait d'humour ou d'ironie comme les Trégorrois ont l'habitude de le faire à travers la langue bretonne, et aussi une habitude prise par l'auteur lui-même, de désigner par château ce qui n'est qu'une maison.

« Dans la lande, nous pouvons remarquer une immense roche, sans caractère saillant au premier abord, mais qui, visitée avec plus d'attention, nous présente une voûte spacieuse, façonnée à l'aide d'une maçonnerie grossière, garnie d'une cheminée assez primitive, et qui sert de domicile depuis de longues années à toute une famille, dont le chef est « Job ar Yer » (Joseph, marchand de poules), indigène bien connu dans le pays de Ploumanac'h. »



Figure 8 : La fontaine divinatoire de Loguivy-lès-Lannion.

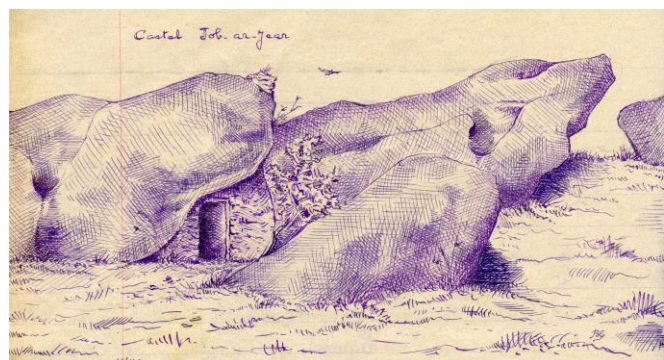


Figure 9 : Dessin à la plume et à l'encre violette de Charles Barré (1900)



Ainsi, les descriptions de L. Dubreuil et de C. Barré s'opposent fortement, mais celle de C. Barré prouve qu'il a bel et bien fréquenté Job au point d'en être devenu son ami et confident. Au cours de ses fréquentes promenades au Squével, un lieu qu'il affectionne car il y trouve l'inspiration poétique, le poète lannionnais a le temps d'estimer cet être qui a tout l'aspect d'un korrigan, malgré ses travers, dont son penchant pour la bouteille et son indolence, qu'il a d'ailleurs soin de ne pas évoquer, préférant n'y voir que le bon côté des choses. En réalité, malgré tout ce qu'on pourrait imaginer, Job est un homme qui connaît le bonheur de vivre, et qui en est bien conscient, car il dit lui-même vivre en liberté et surtout en « *parfait philosophe* », ce qui est loin d'être le cas de tout le monde et plus particulièrement des pauvres. Ainsi, il n'hésite pas à faire visiter sa « *tanière* » à C. Barré, et suivant les déclarations qu'il lui fait, il fait figure d'écologiste avant l'heure, de quelqu'un de très proche de la nature, heureux de son sort et de son mode de vie qui ne lui coûte rien ou presque, et auquel il s'est bien habitué.

### Une habitation troglodytique bien aménagée

Cette habitation isolée dans la lande à peu de distance de la mer, est aménagée dans une grotte naturelle, formée par l'accumulation de plusieurs rochers issus du chaos granitique. Une aération supérieure a été maçonnée sommairement en moellons de granite pour servir de conduit d'aération et aussi de cheminée, au-dessus de ce qui sert d'âtre, seul endroit pour faire du feu de chauffage ou pour cuire des aliments. Les parties ouvertes latérales au nord et au sud ont été bouchées par des moellons de granit. Ainsi, l'habitation n'a pas de fenêtres et donc pas d'entrées d'air froid ou de vent, seulement une porte d'entrée basse en bois et bien exposée au sud. Le poème de C. Barré nous apprend que Job et sa famille profitent de la chaleur animale et de ce fait, ne craignent pas l'hiver, d'autant qu'il est rarement rigoureux au bord de la mer. D'autre part, le sol en terre battue, est un bon isolant thermique. L'ensemble mesure 5 m sur 4 m, sur une hauteur maximum de 2,50 m. Pas de meubles à l'intérieur. Les lits sont simplement des paillasses faites de goémon séché mélangé à un peu de paille ou de fougère. Pour le chauffage, on utilise un peu le goémon de rive et surtout les fougères et l'ajonc séché, qui proviennent de la lande toute proche et qui sont coupés en fonction des besoins saisonniers, une pratique régulière en bord de mer, là où les arbres poussent difficilement.

Pendant l'été, on peut aussi prélever, à la bêche ou à la tranche, de la tourbe de bruyère qui est mise ensuite à sécher au soleil pendant plusieurs jours, sous forme de mottes, appelées *moued*, en breton. Ce combustible traditionnel comparable à la tourbe utilisée en Irlande, est assez répandu en pays de landes. En premier, il sert à border le feu dans l'âtre et ensuite, il remplace avantageusement le bois de chauffage qui est très rare et cher. Comme d'autres familles de pauvres, Job et Soize vont souvent arpenter la grève après une tempête à la recherche de bois d'épave rejeté à la côte, ou de tout autre objet pouvant avoir une utilité quelconque pour leur modeste demeure, ou mieux encore, une valeur marchande.



Figure 11 : Retour à la maison avec des fagots de fougères et d'ajoncs. Arrêt dans la lande pour réciter les prières de l'angélus du soir.



Figure 12 : Mottes de tourbe rangées en tas réguliers et mises à sécher.

Pour l'eau douce, la famille dispose de la fontaine de Pors Kamor, située à peu de distance, et également de l'eau de pluie accumulée dans les cuvettes de rochers alentour. Quant à la nourriture, il leur est aisé d'aller sur l'estran ramasser des berniques, des moules, des bigorneaux, des coquillages de toutes sortes, des ormeaux, des crevettes et des petits poissons dans les mares, ou poser un casier ou deux pour attraper des crabes et des homards. Les pêcheurs ploumanacains n'hésitent pas non plus à céder leurs poissons invendus,

en particulier les espèces les moins prisées ou en manque de fraîcheur, aux plus démunis comme Job, qui d'ailleurs fréquente les auberges du port. Qui sait si, en contrepartie, il n'embarque pas parfois une journée à bord d'un de leurs flambarts de pêche pour remplacer un matelot malade ou absent ? Nul besoin de qualifications particulières pour ce travail. Peut-être, Job les aide t'il tout simplement à charger ou décharger du goémon et du sable à la civière, ou à entretenir et réparer leur bateau. Et le soir, il trinque avec eux dans les tavernes du port où l'alcool est alors un véritable fléau pour les marins, comme le dénonce C. Barré dans son poème sur les pêcheurs de Ploumanac'h. Un alcool qui n'est pas le cidre ou le vin comme on pourrait le croire, mais l'eau-de-vie forte, et de mauvaise qualité, ce « *gwin ardant* » aussi évoqué par L. Dubreuil, véritable liqueur de feu qui fait des ravages terribles et qui se transforme en « eau-de-mort » :

*Chaque équipage vend le fruit de ses labeurs.  
Ils sont là tous aussi, ces hardis travailleurs  
De la mer ; en breton à haute voix ils causent ;  
Il est temps qu'à leur tour enfin ils se reposent ;  
Ces verres alignés, de « gwin-ardant » remplis,  
Sauront les occuper encor jusqu'à la nuit...*

*Et quand tombe le soir, les pêcheurs déjà saouls  
Se querellent, s'insultent, et se donnent des  
coups.*

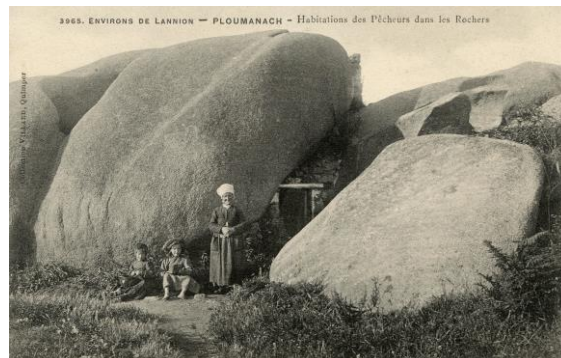


Figure 13 : Soize pose fièrement pour le photographe devant sa « maison ».

Le photographe quimpérois Villard publie d'ailleurs une carte postale de Soize devant sa maison en compagnie de jeunes enfants, avec l'intitulé « *Habitations des Pêcheurs dans les Rochers* ». Sans doute a-t-il vu là une ancienne pratique du bord de mer où il était fréquent de voir ce type de demeure qui offrait aux pêcheurs un logement et une indépendance à moindre frais.

Une autre carte postale due aux talents du photographe perrosien de Lespinasse, montre Soize près de sa maison en compagnie d'un jeune enfant, et entre eux deux, ce qui semble être une dizaine de choux-fleurs. Un panier posé à ses côtés un peu en retrait contient d'ailleurs des feuilles de choux-fleurs. On peut donc penser que Soize cultive quelques plants de ces légumes pour sa maisonnée ou pour les vendre.

D'autre part, son mari lui a fabriqué, « *improvisé* » selon L. Dubreuil, un petit enclos à usage de poulailler, sous un autre rocher et à proximité du modeste potager où poussent quelques choux-fleurs. Mais c'est Job qui se charge ensuite de vendre les poules, histoire de gagner quelques petites pièces, commerce qui lui a valu son surnom, et qui lui permet d'étancher sa soif permanente dans les auberges du port ou de La Clarté.



Figure 14 : Soize prépare les choux-fleurs qu'elle vient de couper.

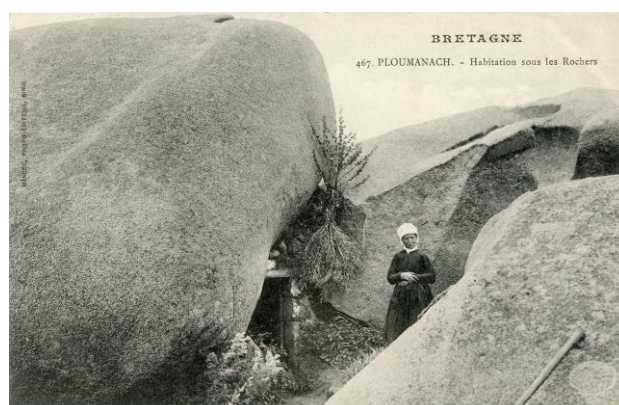


Figure 15 : Soize a mis quelques légumes et plantes à sécher pour en récupérer les graines

### Le métier de mendiant ou de pèlerin par procuration

Job et sa famille disposent donc de peu de revenus pour vivre, juste la vente de quelques poules, légumes, et les petits boulots, ici ou là, suivant les saisons. Quand il n'est pas trop fatigué ou à dormir dans un fossé après boire, Job aide parfois à certains travaux, notamment au moment des récoltes. Il fait aussi quelques petites commissions jusqu'à Perros, et colporte des matériaux. En fait, il est ce qu'on appelle en breton un « *mil micher* », c'est-à-dire qu'il fait mille métiers, sans en avoir un, vrai de vrai. Soize s'occupe de sa maison, de ses légumes et de son poulailler. L'été, elle fait bouger la roche branlante située à proximité, pour les visiteurs ou les touristes de passage qui ne connaissent pas la manière de s'y prendre, et ceci toujours en échange de quelques pièces.

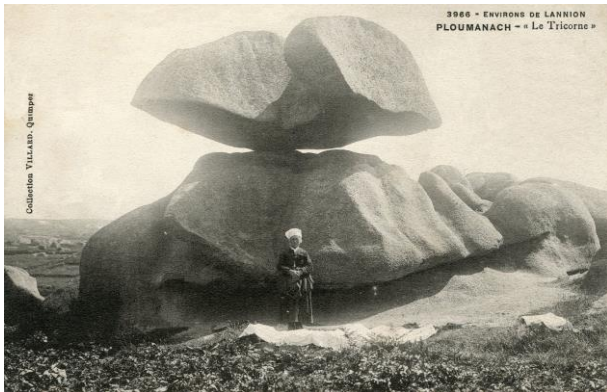


Figure 16 : Soize devant la célèbre pierre branlante qu'elle fait bouger à la demande des touristes. On remarque le linge mis à sécher sur l'herbe devant elle, ce qui en accentue la blancheur.



Figure 17 : Soize est toujours heureuse d'accueillir des visiteurs l'été et n'hésite pas à poser en même temps qu'eux près de sa « maison ». On remarque la différence dans les vêtements.

En cas d'extrême nécessité, il leur reste la mendicité. Depuis très longtemps, la place des mendiants est importante dans la société bretonne traditionnelle où il est de coutume de leur faire la charité et de les associer à certains événements festifs, en particulier aux noces, baptêmes et fêtes villageoises où l'on n'oublie jamais de leur donner une part du fricot ou quelques pièces.

Dans le Trégor, on les voit régulièrement sur le bord des routes ou aux carrefours fréquentés, à quémander aux passants une aumône pour survivre, et à tous les pardons.

Ces gestes de charité, bien ancrés dans la tradition chrétienne, trouvent certainement l'une de leurs justifications dans le rôle social et culturel qu'ils jouent. En effet, dans les campagnes, où l'isolement des villages raréfie les contacts avec l'extérieur, les mendiants nomades colportent les nouvelles et animent les réunions familiales et les veillées de leurs histoires, contes et de leurs chants, *gwerziou* et *soniou*, tous appris au cours de leurs rencontres, ceci en échange de nourriture, d'un abri provisoire et d'un peu de chaleur. Ils diffusent ainsi une culture orale populaire.



Figure 18 : Mendiant au bord de la route près de Ploumanac'h.

Intermédiaires privilégiés entre la population et Dieu, les mendiants sont présents sur tous les lieux de cultes, en particulier lors des pardons des villages. Ils ont un rôle important, comme le rappelle Anatole Le Braz : « *A nos pardons, les pauvres jouent un rôle plus essentiel que les prêtres. Leur royauté est de droit divin. On les vénère comme les proches parents de Dieu.* » Certains, parfaitement valides, endossent même parfois le rôle de pèlerins ou pèlerines par procuration, « *que l'on rencontre en toutes saisons par les routes, leurs souliers à clous noués sur l'épaule, une fiole dans la poche pour puiser aux fontaines saintes* », toujours selon les écrits d'A. Le Braz, dans « *La Terre du Passé* ».

Comme tous les pauvres, Job et Soize se rendent donc le dimanche à la grand-messe à la chapelle de ND de la Clarté, afin d'obtenir quelque aumône. Pour rien au monde, ils ne manquent de s'y rendre au pardon du 15 août, fête de la Vierge, le jour sans doute le plus rentable pour eux vu le nombre élevé de pèlerins qui le fréquentent. C'est l'occasion ou jamais de gagner quelques pièces, soit en y tendant la main à la sortie de la messe, soit en chantant quelques complaintes en langue bretonne. Avec son « *Enorme tête et petit corps, Sur jambes torses et fluettes* », d'après la description de C. Barré, Job a tout l'air d'un korrigan sorti de sa caverne, de quoi toucher le cœur les pèlerins et déclencher leur générosité.



Figure 19 : A la sortie de la messe au début du XX<sup>e</sup> siècle, on distingue un mendiant tendant son chapeau, devant le mur.  
C'est peut-être Job.

Ensuite, avec ce peu d'argent obtenu, le couple peut se payer un peu de bon temps. Soize peut se rendre aux boutiques des marchands forains qui vendent toutes sortes d'objets, colifichets et autres sucreries ou confiseries. De son côté, Job peut fréquenter les cafés situés près de la chapelle, dont celui de « *la mère Aimée* », où le cidre coule toujours à flot. C'est sans doute au cours d'une telle journée que Job a pu hériter de ce chapeau « *Cronstadt* » dont parle C. Barré dans son poème, car un tel objet de valeur n'était pas à portée de sa modeste bourse. Il était courant que ce jour-là en fin de journée, certains pèlerins qui n'avaient plus d'argent à donner aux pauvres faute d'avoir tout dépensé en offrandes puis dans les auberges et les boutiques de camelots, se débarrassaient de leur chapeau ou de leurs vestes un peu usés ou démodés en les offrant aux pauvres, qui eux, ne lâchaient pas ces gens manifestement aisés tant qu'ils n'avaient pas obtenu quelque aumône de leur part. Il arrivait donc qu'après le pardon, certains pauvres exhibaient un chapeau ou une veste qui ne correspondait pas du tout à leurs autres vêtements, et encore moins à leur rang dans l'échelle sociale. Un pauvre coiffé d'un chapeau de riche, voilà une anomalie ou une excentricité aperçue le lendemain du pardon, qui pouvait faire sourire, ou faire penser à un chapardage, mais qui ne gênait nullement l'intéressé lui-même, tout content et fier de posséder un objet encore distingué, mais surtout utile malgré l'usure et obtenu « *Pro Deo* ».

Lors de ses séjours à La Clarté, le poète Gabriel Vicaire a assisté plusieurs fois à ce grand jour qu'est le pardon du 15 août et a sans doute remarqué les mendiants, dont Job et Soize, à leur allure caractéristique de korrigans et de mendiants. Il s'est certainement inspiré d'eux pour écrire ces poèmes :

**Notre Dame de La Clarté :**

Oh ! Tous ces pauvres sous la porte !  
Boiteux, galeux, rogneux, lépreux,  
Comme ils sont beaux les malingreux,  
Les yeux morts dans la face morte !

Pauvres, tendez votre besace,  
Qu'il y tombe un rayon de miel !  
Aujourd'hui s'entrouvre le ciel.  
Et tout chrétien trouve sa place

**Le Korandon :**

Le jour de Notre-Dame,  
Au retour du pardon,  
J'ai vu le *korandon*<sup>2</sup>  
Et sa petite femme...

Tout à fait engageant,  
Etait le joyeux couple.  
Et quelle échine souple !  
Et quels cheveux d'argent !...



Figure 20 : Mendiante dans le porche de La Clarté  
(Tableau de T. Salaün de 1890, propriété de la ville de Lannion)



Figure 21 : Afin d'apitoyer davantage les pèlerins, et de les rendre plus généreux, certains mendiants et leur famille n'hésitaient pas à exagérer leurs malheurs (blessures, maladies diverses, crises de folie et autres infirmités ou invalidités). Comme preuve, ce mendiant allongé à même le sol sur de la paille et tenant sa sébile, apparaît aussi sur une carte postale de Paimpol où il est exhibé et promené dans une charrette à bras et qualifié de lépreux.

<sup>2</sup>« Korandon » ou « kornandon », nom donné au korrigan en Trégor

## La mémoire extraordinaire de Soize

Outre ses qualités de chanteuse et de conteuse en langue bretonne, déjà évoquées par L. Dubreuil, Soize possède des dispositions d'actrice si l'on en croit le témoignage de l'américaine Mme Ange M. Mosher qui s'est intéressée très tôt au folklore breton et qui a fréquenté la conteuse de Pluzunet, Marguerite Philippe, dite Marc'harit Fulup en breton. Elle a raconté ses souvenirs de cette époque dans son livre « *The spell of Brittany* » que l'on peut traduire par « *Le charme de la Bretagne* », publié en 1920, avec une introduction d'Anatole Le Braz. Elle avait découvert Marc'harit en septembre 1900 à Guingamp lors du Congrès de l'Union Régionaliste Bretonne, réunion de gens de lettres bretons. Depuis ce jour, elle s'était liée d'amitié avec cette chanteuse populaire jusqu'à sa mort en 1909 : « *Elle était mendiante. Mais pas par choix, parce que la paralysie d'un bras lui avait interdit la profession de fileuse. Toutefois en Bretagne, être mendiant n'était pas considéré comme un déshonneur... Je suis fière d'avoir bénéficié d'une amitié affectueuse de la part de cette dernière des vieilles chanteuses populaires. Nous fîmes de nombreux voyages ensemble.* »

Mme Mosher était présente lors de l'inauguration du monument élevé à sa mémoire au cimetière de Pluzunet en 1910 aux côtés des littérateurs C. Le Goffic, L. Durocher, A. Le Braz, T. Jaffrenou, T. Botrel et autres folkloristes. Elle y a prononcé un discours pour rendre hommage à celle qui a affirmé n'avoir fait qu'une chose dans sa vie : chanter.



Figure 22 : Mme Mosher lors de son discours à Pluzunet. A droite, on reconnaît T. Botrel, L. Durocher, A. Le Braz et C. Le Goffic. (Carte postale du briochin Emile Hamonic)

Dans son livre, ce qu'elle dit de Soize, qu'elle appelle à tort Job la Poulaine, est assez éloquent. Comme Marc'harit, elle l'a fréquentée au tout début du XX<sup>e</sup> siècle également et s'est rendue chez elle, dans sa grotte. Son témoignage, le seul avec celui de L. Dubreuil, montre une grande analogie avec la conteuse de Pluzunet, elle aussi pèlerine par procuration et qui n'hésitait pas à traverser toute la Bretagne pour se rendre jusqu'à Sainte-Anne d'Auray, une vraie expédition. Voici la traduction que j'ai pu faire de cette évocation : « *Une autre expérience précieuse parmi de nombreux événements intimes, fut mon amitié pour une autre vieille chanteuse populaire en Bretagne. Moins importante que Marc'harit, c'est Job la Poulaine, de Ploumanac'h. Nous sommes de bonnes amies. Elle habite dans une espèce de grotte de 12 pieds de carré, fermée par la juxtaposition de plusieurs blocs de pierre, jetés les uns sur les autres. Les gens vous disent que les ancêtres de Job étaient des fées. J'aime croire ce que les paysans bretons me disent. Leurs faits sont sûrs d'être pittoresques et uniques. Ils la respectent beaucoup. Elle est la seule personne que j'aie jamais rencontrée durant ma longue vie, à qui il appartient d'être totalement heureuse, et dont chaque souhait est exaucé. Le mari ivrogne qu'elle entretient en travaillant dans les champs pourrait sembler à certaines personnes être un obstacle au bonheur parfait. Mais comme ce n'est pas le cas, il apparaît que quelque*

enchantement puissant dirige Job, et que, nul doute, seuls les êtres poétiques peuvent comprendre. Elle a 60 ans. Son teint rose et blanc et ses grands yeux bleus rieurs sont agréables à voir. Soize trouve son bonheur dans le chant. Pendant ma visite dans sa grotte, j'ai écouté tout son répertoire, qui comprend à la fois, de la musique sacrée et de la musique profane, la première ayant sa préférence. J'ai assisté en particulier, comme c'était dimanche ce jour-là, à une messe complète. Elle tenait à la fois le rôle du prêtre, du chœur et de l'assistance qui répondait, en chant grégorien parfaitement audible et en Latin bien sonore. Son latin coule parfaitement bien qu'elle ne comprenne pas cette langue. J'ai passé de nombreuses heures agréables dans la grotte de Job, le chef de famille, qui était à chaque fois attardé dans une auberge à deux kilomètres de là. La chèvre de Job, deux poules et moi-même, formions l'assistance de ces séances musicales. »



Figure 23 : Femme au travail dans les champs à Ploumanac'h au moment des récoltes. Soize a aussi exercé ce métier par nécessité.

Curieusement, les littérateurs et folkloristes trégorrois comme C. Le Goffic et L. Durocher qui pourtant habitaient à Run Rouz et Kerlavos en Trégastel, soit à moins de deux kilomètres de Ploumanac'h, et attirés par la matière bretonne, ne se sont pas intéressés à cette conteuse et chanteuse qui, tout comme Marc'harit Fulup, possédait un grand répertoire et une grande mémoire. Jamais C. Le Goffic ne l'évoque, alors qu'il a fréquenté Môme Cambray, la doyenne de l'Ile-Grande, « une conteuse qui joua dans sa vie et dans son œuvre à peu près le même rôle que la célèbre Marc'harit Fulup pour A. Le Braz », dit Jean André Le Gall, biographe de l'académicien lannionnais. Il est bien dommage qu'un tel savoir n'ait pas été collecté, et que des lettrés, bretonnants de surcroît, n'aient pas recueilli les témoignages de Job et Soize sur leur existence particulière. Certainement, ils auraient eu beaucoup de souvenirs, quelques-uns savoureux, d'autres moins, à raconter, probablement davantage Soize, qui a eu le mérite d'élever une famille et d'exercer divers métiers assez pénibles, que Job, qui après une vie passée plus à boire et à dormir qu'à travailler, ne devait plus se rappeler de rien.

### Une grotte abandonnée

Aujourd'hui, visiter leur antre exige de s'écarter des chemins bien tracés du sentier des douaniers, et de piétiner la végétation, ce qui est fortement défendu et déconseillé, afin d'éviter la dégradation du site qui souffre beaucoup. Depuis plusieurs années et surtout 2015, année où Ploumanac'h est devenu le village préféré des Français, le sentier est fortement fréquenté avec près d'un million de visiteurs annuellement. Cela ne vaut pas la peine de s'y approcher car il ne reste pas grand-chose à contempler. En cherchant bien, les seuls témoignages se trouvent plutôt à l'extérieur avec quelques pierres maçonnées encore debout, qu'à l'intérieur, qui ne contient que les restes de ce qui autrefois faisait office d'âtre.

Dans cette recherche de documents photographiques sur l'habitation troglodytique de Ploumanac'h, il reste une carte postale prise aussi par le perrosien de Lospinasse vers 1905 environ, qui montre l'entrée d'une habitation, cette fois creusée sous les rochers, ce qui représente une nouveauté. La femme qui y apparaît, n'a pas été vue sur les cartes postales précédentes et ne ressemble pas du tout à Soize. C'est peut-être une de ses filles ou quelqu'un d'autre qui aurait été l'émule de Job et de Soize. L'énigme est posée.

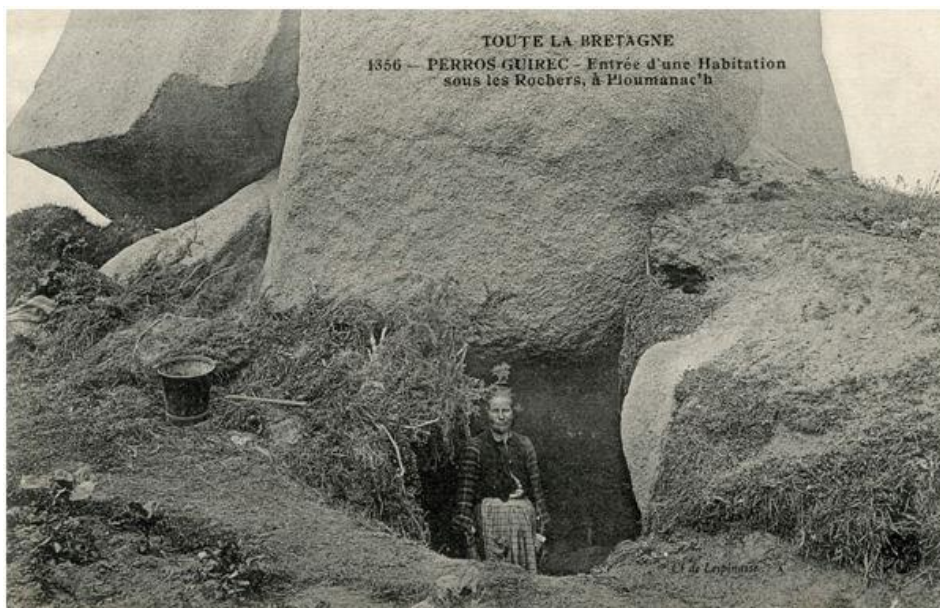


Figure 24 : Autre habitation troglodytique de Ploumanac'h, non située, et qui semble en cours d'aménagement.

## Bibliographie

Barré Charles, « *Eventail et Gerbes de Plages bretonnes des Côtes lannionnaises* », Impressions, Lannion, mars 2019, et « *Au Pays des Granits Géants* », recueil inédit de poèmes (1892-1925).

Vicaire Gabriel, « *Au pays des Ajoncs* », édition posthume, 1901.

Dubreuil Léon, *Lannion Républicain* de décembre 1957 : « *Ploumanac'h il y a soixante ans et plus* » ; 5<sup>ème</sup> article.

Poirier J-E, « *La Clarté-Ploumanac'h* », Collection Parfums de Bretagne, n° 18, 1905.

Mme Mosher Ange M., « *The spell of Brittany* », New York, Duffield and Co, 1920.

Castel Guy, « *Marc'harit Fulup* », Les Cahiers du Trégor, 1989.

Chevalier Eric, « *La Côte de Granit Rose, La Clarté-Ploumanac'h* », T II, Alan Sutton, 1995

Le Gall Jean André, « *Charles Le Goffic ou la difficulté d'être breton* », Editions de la Plomée, 2001.

Association de généalogie de Ploumanac'h, « *Cercle généalogique Le Penven et descendants* ».

**Crédit photographique :** Collection de l'auteur et collections privées.

